

SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Milapera*, Paris, Albin Michel, 1997, 63 p.

SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Oscar et la dame rose*, Paris, Albin Michel, 2003, 99 p.

SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, Paris, Albin Michel, 2001, 84 p.

Jean Bernier

Volume 16, Number 1, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073770ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073770ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

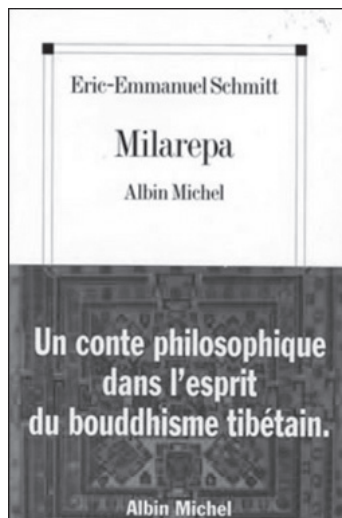
Cite this review

Bernier, J. (2003). Review of [SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Milapera*, Paris, Albin Michel, 1997, 63 p. / SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Oscar et la dame rose*, Paris, Albin Michel, 2003, 99 p. / SCHMITT, Eric-Emmanuel, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, Paris, Albin Michel, 2001, 84 p.] *Frontières*, 16(1), 98–98.
<https://doi.org/10.7202/1073770ar>

SCHMITT, Eric-Emmanuel.

Milarepa

Paris, Albin Michel, 1997, 63 p.



Eric-Emmanuel Schmitt a complété en 2002 un cycle de trois récits qui ont plusieurs thèmes en commun, mais dont la religion, ou plutôt l'expérience religieuse, constitue le lien principal. Dans le premier livre de la série, *Milarepa*, l'auteur s'amuse à brouiller les frontières entre le réel et le rêve ; le lecteur se retrouve ainsi devant l'impossibilité de définir avec assurance ce qui découle simplement de la perception et de l'imagination du héros et ce qui appartient à la réalité fictive du personnage principal. Simon, Parisien âgé de trente-huit ans, apprend par une femme mystérieuse qu'il est la réincarnation de l'oncle de Milarepa, un ermite tibétain du XI^e siècle. Cette nouvelle n'a rien de réjouissant, car l'oncle Svastika a autrefois agi cruellement envers son neveu qui acquit ensuite des moyens surnaturels pour se venger des injustices subies. En conséquence, le neveu interdit à l'âme de son oncle toute quiétude. Dans ses rêves, Simon est envahi par cette histoire et tente de se sortir de ce cycle infernal d'hostilité.

Les deux autres contes nous font découvrir des enfants sur qui les tragédies s'acharnent sans réussir à déloger en eux une formidable candeur. Dans *Oscar et la Dame rose*, le jeune héros a compris qu'il est devenu « un malade qui empêche de croire que la médecine, c'est formidable » (p. 11). Cloué sur son lit d'hôpital, il décide d'adresser des lettres

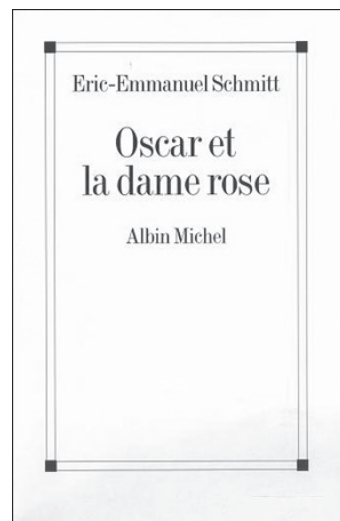
à Dieu pour se confier en toute franchise sur une multiplicité de sujet. Face à la mort, Oscar se voit obligé d'accepter ce que ses parents tentent sans succès de nier. La conquête amoureuse de jeunes filles vivant comme lui en milieu hospitalier et la compagnie de Dame rose l'aident à se changer les idées. Cette dernière communique sa foi en Dieu à un Oscar tout d'abord très méfiant, car jadis déçu par ses découvertes au sujet du Père Noël.

Dans *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, le jeune juif du nom de Moïse n'est pas à l'article de la mort, mais la vie semble très chiche à son égard. Sa mère a quitté la maison il y a longtemps avec son frère Popol, laissant Moïse seul avec son père qui ouvre la bouche seulement pour lui rappeler sa nullité. Celui-ci constitue davantage un poids qu'un support pour Moïse et la nouvelle de son suicide laisse Momo pantois, sans arriver à déterminer si ce qui le surprend le plus est la mort de son père, ou le vouvoiement du policier. Ne trouvant pas d'amour dans sa famille, Moïse va chercher un peu d'affection chez les prostituées et surtout il lie une amitié étroite avec Monsieur Ibrahim, un vieil épicier musulman qui demeurera pour lui un modèle de sagesse entremêlée de goguenardise.

L'ingénuité des héros dans *Oscar* et *Monsieur Ibrahim*, ainsi que l'inconscience de leur courage face à l'adversité offre au lecteur des pas-

Oscar et la dame rose,

Paris, Albin Michel, 2003, 99 p.



Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran

Paris, Albin Michel, 2001, 84 p.



sages troublants. Sous une apparence légèreté, l'auteur décide d'aborder des thèmes et des situations à la charge émotive puissante et aux implications dramatiques. Les enfants se retrouvent isolés, pour ainsi dire exclus au sein même de leur famille. Malgré leurs efforts, les parents d'Oscar n'arrivent pas à meubler décentement leurs visites à l'hôpital et ils tentent de camoufler leur malaise derrière les nouveaux jeux, dont le père d'Oscar cherche à comprendre les instructions, qu'elles soient en turc ou en japonais. Le malaise devant la maladie, le tabou à propos de la mort laissent l'enfant pratiquement seul. Les jeunes garçons réussissent toutefois à créer des liens significatifs en dehors de leur famille avec des personnes étrangères. Dans un bel exemple d'ouverture d'esprit, de tolérance, d'acceptation de l'autre, la différence des religions et le conflit des générations ne constituent aucunement un obstacle au rapprochement de deux personnes qui savent retirer de cette relation atypique ce dont ils ont besoin. La religion, toujours présente dans les contes de Schmitt, ne s'impose pas aux individus ; il semble plutôt que les fidèles l'adaptent à leurs propres conceptions, qu'elle participe à leur subjectivité et non à une normativité limitative.

Ces brefs récits plairont sûrement à des lecteurs enthousiasmés de retrouver sous les traits naïfs des héros de lointains descendants du *Petit prince* ; d'autres comprendront

que les passages humoristiques ne visent qu'à amplifier le caractère dramatique de l'œuvre et verront au-dessus de ces contes l'ombre d'un Romain Gary railleur, mais profondément tourmenté. Les comparaisons semblent difficiles à éviter, car ces livres épousent des formes littéraires sans en établir le modèle. Certains morceaux sont finement ciselés, mais l'édifice n'est pas une construction majeure. La légèreté (qui se veut parfois tragique) caractérise ces contes et le résultat semble en effet un peu mince. On se demande d'ailleurs la raison, outre que strictement financière, qui mena la maison d'édition Albin Michel à publier ces plaquettes séparément. Les pages sont petites, les caractères conviennent parfaitement aux taupes et les marges laissent place à d'amples annotations. Il semble que la mise en pages fut exécutée par un étudiant qui essaya successivement toutes les stratégies pour que ses essais occupent un espace maximal. Le lecteur habitué à parcourir les livres à la vitesse d'une tortue malade sera au moins heureux de briser tous ses records personnels.

Jean Bernier